

JEAN HUGO

Le Regard
de la mémoire

(1914-1945)

ACTES SUD



LES DESSINS — DE L'AUTEUR — ET LES PHOTOGRAPHIES QUI ILLUSTRENT
CE VOLUME APPARTIENNENT AU FONDS JEAN HUGO, (TOUS DROITS RÉSERVÉS).

A la pointe nord de l'île d'Herm, l'une des plus petites de l'archipel normand, s'étend une plage sans sable ni galets : elle est entièrement formée de coquillages, pas plus gros que les grains d'un chapelet, parfois plus petits, roses, mauves, orangés et de toutes les nuances du jaune.

1914
1915

Le 1^{er} août 1914, je me trouvais sur cette plage, avec ma sœur et une jeune Anglaise dont je me croyais amoureux. Nous ramassions des coquillages, sans guère nous soucier de l'orage qui éclatait et qui allait changer la face du monde.

Mon père, venu à Guernesey pour inaugurer la statue de Victor Hugo qui domine le jardin public de Candie, était retourné en France aux premières rumeurs de guerre. Ma grand-mère était restée à Hauteville House et ma mère dans sa petite maison de granit, à la pointe d'Icart. Guernesey était calme. Dans une des rues escarpées de Saint-Pierre-Port, je rencontrai Frank Carey, le vieux puritain qui m'accueillait le dimanche, quand j'étais à l'école. Il descendait la côte d'un pas assuré, ne perdant pas un pouce de sa petite taille, sa courte barbe blanche prise entre les hautes pointes de son faux col.

— Nous ne nous battons pas pour les Serbes, me dit-il.

Cependant ma mère et ma grand-mère décidèrent qu'il fallait quand même rentrer en France. Le 5 août, ma sœur et la jeune fille anglaise, que je ne devais jamais plus revoir, s'embarquèrent pour l'Angleterre, et le même jour, avec ma mère, ma grand-mère et sa femme de chambre, je pris le paquebot de Jersey. Nous passâmes la nuit à l'hôtel de la Pomme d'Or, selon la tradition de la famille : Victor Hugo y était descendu et l'on n'eût pas songé à aller ailleurs. Je m'y étais arrêté souvent pendant mes années d'école. Tout y était français. A la salle à manger, les commis voyageurs, à la veste d'alpaga noir et au col de celluloïd, venus de France, demandaient au garçon "vêtu d'un pagne" :

— C'est-il bien vrai que pour "pomme de terre" on dit *patatoës* ?

Nous nous embarquâmes le lendemain pour Granville. Au large, un cargo allemand, qu'un torpilleur français avait arraisonné et remorquait à Cherbourg, nous croisa à quelques encablures. L'équipage français fit de grands gestes de victoire auxquels nous répondîmes. C'était le premier fait de guerre dont nous étions témoins et ma mère qui n'avait connu toute sa vie que l'état de paix montra une joie enfantine. Ma grand-mère se contenta de sourire.

A Granville, nous eûmes du mal à nous loger : le propriétaire de l'hôtel était suisse et faisait ses malles. Les rues étaient pleines de soldats ; des convois de chevaux arrivaient de la campagne ; depuis trois jours on n'avait ni journaux ni dépêches.

A la gare, le régiment de réserve du 2^e de ligne, le 202^e, s'embarquait. Les hommes avaient des barbes de plusieurs jours et des fleurs au bout de leur fusil. Sur les wagons, ornés de branchages, des guirlandes entouraient les mots "à Berlin", écrits à la craie.

Sur le quai, les officiers se tenaient debout, en petits groupes, vêtus de tuniques noires et de culottes rouges. Un seul, assis sur un banc à côté d'une jeune femme qui lui faisait ses adieux, portait la nouvelle tenue d'alors, une sorte de vareuse de cycliste ou de chasseur, du même drap bleu d'ardoise que les capotes des troupiers ; et sur lui seul se voyait la tristesse d'un cœur fendu.

Dans le train, pendant le trajet, à Alençon, je crois, nous eûmes des ennuis de police. La femme de chambre de ma grand-mère, la fidèle Amélie, qui la servait depuis fort longtemps, était bavaroise. Ma grand-mère n'avait pas songé que cela pût avoir quelque importance. Le commissaire s'étonna. Mais le nom de Lockroy, son second mari, qui avait été ministre, arrangea tout.

En arrivant à Paris, je trouvai mon père dans la petite chambre qu'il occupait chez sa mère, boulevard Lannes. L'idée qu'on entraît aux jours héroïques le remplissait d'enthousiasme et d'ardeur guerrière.

— On fusille des espions, me dit-il.

Il comptait bien prendre part à "la bataille", comme il disait. Il s'était fait tondre la tête et graissait soigneusement chaque jour de grosses chaussures à clous. Peu accoutumé à se servir de ses jambes, il voulait s'entraîner à la marche en assouplissant ses brodequins neufs. Nous marchions ensemble dans Paris.

Un matin, j'étais assis avec lui à la terrasse du café Weber, rue Royale. Il buvait un export curaçao, mélange de vermouth et de curaçao, sa boisson de ce temps, en compagnie du prince Serge Mestchersky, officier de la marine du tsar, qui finissait toutes ses phrases par l'interrogation "vois-tu quoi?".

On n'avait aucune nouvelle des armées.

Soudain, nous vîmes déboucher de la place de la Concorde un peloton de dragons : plusieurs d'entre eux n'avaient plus de lance, quelques-uns étaient sans casque et l'un d'eux avait la tête bandée. Le prince Mestchersky donna une longue explication rassurante qui finissait par "vois-tu quoi?", mais ce que nous avons vu ne nous sembla quand même pas de bon augure.

Quelques jours plus tard, un soir — on ne savait toujours rien —, mon père tenta d'avoir des nouvelles. Il m'emmena avec lui dans la salle de rédaction d'un journal, près des grands boulevards. Des gens s'agitaient et gesticulaient dans une vaste galerie. Il ne courait que des bruits vagues. Le député Henri Paté marchait de long en large, l'air préoccupé, en discutant avec un autre personnage : son ventre énorme, mal à l'aise dans une tunique noire d'artilleur, passait et repassait devant nous et la fumée bleue du tabac, qui remplissait la salle, lui faisait comme un fond de tableau de bataille.

Au ministère de la Guerre, où mon père passa ensuite, tout ce qu'on put lui dire fut :

— Grande victoire... mais russe.

Un fiacre nous ramena au milieu de la nuit à Passy, à travers une ville déserte.

Les idées de ma grand-mère Menard-Dorian étaient à l'opposé de celles de mon père. Cependant, à mon retour en France, je l'avais trouvée, elle aussi, sur la brèche. La patrie était en danger, il fallait faire l'union sacrée. Les Allemands qu'elle aimait tant étaient redevenus les Prussiens de ses vingt ans, les casques à pointe de 1870. Un jour que j'étais allé la voir, rue de la Faisanderie, je vis entrer dans le salon obscur, dont les fauteuils étaient comme à l'ordinaire parés pour l'été de leurs housses blanchâtres, un étrange sergent d'infanterie, dont la barbe blonde et le binocle seyaient mal à la capote bleue et au pantalon rouge : c'était Albert Thomas, mon ancien maître, promis à de hautes destinées.

Quand le gouvernement s'enfuit à Bordeaux, ma grand-mère ne pouvait pas ne pas le suivre. La politique était pour elle plus nécessaire que le pain. Elle partit en automobile le

1^{er} septembre et coucha à la Motte Beuvron. Le lendemain, au delà de Châteauroux, tous les pneus étant crevés, elle prit le train et s'arrêta à Poitiers. Toute la nuit des trains de blessés passèrent. Elle entendit des femmes crier dans la rue :

— Assez ! On tue tous nos enfants ! On tue tout, et quand même l'ennemi avance ! Ça ne peut pas durer !

A travers le vernis patriotique tout frais, ces clameurs devaient pénétrer profondément dans son cœur pacifiste.

Dans la matinée du 4 septembre, elle arriva à Bordeaux, où le gouvernement était depuis la veille.

L'appel de ma classe tardait à arriver. J'étais retourné auprès de ma mère, à la Tour de Villebon, dans le bois de Meudon. Par l' "allée des duels", où Marcel Proust s'était battu jadis contre Jean Lorrain, nous allions chaque soir aux nouvelles au restaurant de l'Ermitage. C'était, avec la maison forestière, la seule habitation du voisinage. Quelques aviateurs de Villacoublay y logeaient.

Mais il n'y avait jamais de nouvelles.

Enfin, je reçus ma feuille de route. Je devais rejoindre le dépôt du 36^e de ligne, à Caen. Le 4 septembre, ma mère me fit ses adieux, à la grille de l'allée des Duels, et je partis à pied, la musette au côté, comme dans les images d'Épinal, à travers les bois.

Mon père et mon cousin Charles Daudet, après un dîner à la Taverne Royale m'accompagnèrent à la gare Saint-Lazare d'où le train partit à huit heures du soir. A Bois-Colombes, une famille qui semblait sortir d'une comédie de Labiche s'installa dans mon compartiment : le père en redingote grise, un toupet sur le haut du crâne et de longs favoris blancs, sa femme et ses trois filles brunes, jaunes et maigres ; l'aînée, la plus brune et la plus maigre, portait une blouse de satin rouge. Le train s'arrêtait sans cesse et roulait lentement entre des talus couverts de soldats blessés ou perdus, lignards en pantalons rouges, chasseurs à pied, zouaves, cavaliers sans chevaux, foule bigarrée qui demandait des journaux et des nouvelles. La journée se passa sans faire beaucoup de chemin. Nous partageons nos provisions et le peu de vivres que nous pouvions trouver dans les gares. La faim pâlissait encore la peau un peu huileuse des filles de Bois-Colombes et la suie de la locomotive y laissait des traînées d'ombre. Le rouge de la blouse de satin faisait paraître la crasse encore plus noire.

Enfin le 6 septembre à deux heures du matin, je débarquai à Caen. Par la ville endormie je gagnai le château, je

passai le pont-levis et j'entrai au corps de garde. Douze hommes dormaient sur un bat-flanc, d'autres sur des paillasses. L'un d'eux, étendu près du falot, bâilla, s'étira, jura et dit :

— Couchez-vous là.

Le bras qui me montrait la dalle nue était galonné d'or. Je m'allongeai par terre, la tête sous les pieds des hommes couchés sur le bat-flanc ; c'était la première fois que je sentais l'odeur des pieds. A l'aube, des clairons sonnèrent. Les soldats se levèrent et s'équipèrent. Quelqu'un entra, l'épée au côté, les dents très blanches, petites et espacées ; il s'assit, serra la main de l'homme galonné, alluma une cigarette et feuilleta un cahier. J'enlevai mon chapeau. On me fit sortir. D'autres conscrits étaient là qui me regardèrent avec défiance. On nous mena à travers la cour du quartier dans un jardin inculte où des sureaux poussaient au hasard ; une table et une chaise étaient plantées au milieu de l'herbe ; plus loin, des soldats se lavaient à une fontaine et échangeaient des poignées de main dans l'allégresse matinale.

Un homme à la barbe rousse et aux yeux tout petits, fort gros, vêtu de blanc et portant sous le bras un grand registre noir, vint s'asseoir à la table. Il sortait du lit et s'étirait en riant sur sa chaise qui basculait dans l'herbe haute. Il m'inscrivit sur son livre à la 30^e compagnie, casernée dans le faubourg de Cormelles. Je traversai à nouveau la ville, avec une demi-douzaine de conscrits, la plupart en blouse noire, avec un petit col blanc empesé et coiffés d'un chapeau plat. La caserne de Cormelles, sur l'autre rive de l'Orne, se composait de trois grands bâtiments neufs en ciment, au milieu d'un désert de pierres, de gravats, de scories et de rails.

Dans la chambrée, les Parisiens faisaient grand bruit, tandis que les Normands, effrayés, s'assemblaient dans les coins, en silence, et débattaient sur leurs genoux, dans les plis de leur blouse, leurs provisions apportées de la campagne.

Un jeune homme coiffé d'un bonnet de police entra et me demanda mon nom.

— Avec un T ?

— Non.

— Nous verrons ça.

On m'apprit que c'était le sergent.

Mon lit sans draps avait un traversin que la graisse humaine avait rendu noir et luisant comme un morceau de boudin. Après la belle sonnerie du couvre-feu,

Qu'est-ce qui t'a fait ça ma fille...

j'étendis mon mouchoir sur le boudin et m'endormis profondément.

Les Parisiens étaient des mecs de Belleville, d'Argenteuil et de Nanterre. L'un d'eux, Lagarde, me proposa aussitôt de faire mon lit, de cirer mes chaussures, d'astiquer mon équipement, de polir mes boutons dans l'instrument appelé *patience* et de nettoyer mon fusil. Un autre, Bleuzé — qui disait de Lagarde : "Il est de ma rue" —, traversait la chambre sur les mains après avoir retourné ses paupières avec la pointe de son couteau à cran d'arrêt. Il portait les cheveux en frange sur le front et, autour des reins, une large taillote noire.

La race française était alors fort petite. J'étais le plus grand de la compagnie. Les Normands me demandaient :

— Es-tu parent du géant Hugo ?

Ce géant, en long manteau noir et coiffé d'un chapeau haut-de-forme, se montrait dans les foires et était célèbre dans toute la Normandie.

Nous n'étions là que depuis quelques jours et encore consignés au quartier, quand j'aperçus avec effroi ma grand-mère en train de distribuer aux hommes du corps de garde des cigarettes que Louis, son chauffeur, tirait de la malle de la voiture. Le vent agitait autour d'elle ses voiles gris comme un vol de pigeons. Elle arrivait de Bordeaux, sa voiture remplie de paquets de toutes sortes pour les soldats. Je craignis qu'elle ne me fit remarquer par mes chefs et la pressai de partir.

Elle revint quelque temps plus tard. Je pus alors aller dîner avec elle à l'hôtel d'Angleterre. On m'avait appris qu'on ne pouvait saluer sans képi. Je plaçai donc le mien sur la table, à côté de mon verre, afin de pouvoir m'en coiffer rapidement s'il entraient un gradé. Ma grand-mère fut épouvantée de voir sur la nappe blanche cet objet grassex et sale qui avait servi à plusieurs générations de soldats et qui, de rouge et noir qu'il était jadis, était devenu rose et vert. La porte s'ouvrit, des galons brillèrent, je me couvris précipitamment du képi, et me levai pour faire le salut réglementaire. C'était le lieutenant Marchegay, qui nous commandait, un gros homme débonnaire, aux joues roses et lisses.

Il venait dîner avec son épouse. Il me fit rasseoir d'un geste paternel.

J'avais quelque raison de redouter les visites de ma

grand-mère. Elle était intrépide et méprisait les militaires. Elle alla voir un jour le commandant du dépôt d'infanterie, pour lui demander de mes nouvelles. C'était un homme fort bon, qui, plus tard, devint chartreux. Ma grand-mère dut attendre, car il entendait la messe qu'il se faisait dire par un prêtre soldat. Il s'excusa :

— Je suis très croyant, dit-il.

— Pas moi, dit-elle, irritée d'avoir attendu.

Nous pouvions quitter le quartier vers le soir. Non rassasiés par la soupe de l'ordinaire ou les pommes de terre frites de la cantine, nous courions chez les pâtisseries. Deux d'entre eux étaient célèbres dans la ville, Stiffler et Schendler, deux Alsaciens qui avaient su tirer profit de la crème normande. Mme Stiffler et son fils, semblable à Proust avec ses yeux cernés, son teint pâle et sa moustache noire, étaient heureux de pouvoir servir indirectement la patrie par les merveilles de leur art. Ils nous recevaient comme leurs enfants. Nous fréquentions aussi, bien entendu, les cafés, où l'on servait les trois sortes de cidre, le gros, le petit et le mitoyen, ainsi que le calvados, qu'on nommait *sicasse*.

Quand je pensais faire mon service en temps de paix, Paul Clemenceau m'avait conseillé de briguer l'emploi d'ordonnance :

— Tu coucheras avec la femme du capitaine, ajoutait-il.

Mais on était maintenant en guerre et ma qualité de bachelier me désignait, malgré mon ignorance des quatre opérations arithmétiques, pour "suivre le peloton" et gagner des galons. On m'envoya donc avec quelques autres me présenter à un examen à Rouen.

Le résultat de ce voyage fut mon envoi à un peloton d'élèves officiers, à Bernay. Dans de vastes chambres vides et garnies de paillasses, au premier étage d'une maison de la ville, étaient réunis l'intelligentzia et le gratin du 3^e corps d'armée, des fils de militaires, des hobereaux, des séminaristes, des universitaires en sursis, de riches enfants de la bourgeoisie. A l'exercice, nous retrouvions un autre peloton, composé de sous-officiers, la plupart revenus du front. Il se divisait en deux patrouilles qui s'opposaient l'une à l'autre dans nos petites manœuvres : la patrouille de droite, commandée par le sergent Join-Lambert, réunissait les châtelains normands, tandis que la patrouille de gauche était sous les ordres d'André Lebey, grand dignitaire de la franc-maçonnerie. Les deux chefs

profitaient de toutes les occasions que leur offrait l'art militaire pour se jouer tous les mauvais tours possibles.

Le peuple de Bernay s'occupait à faire le cidre. Le marc de pommes s'entassait devant les maisons à colombages, les pressoirs encombraient les rues et leur ruissellement jaunissait la boue et les flaques d'eau de pluie.

On nous fit passer un examen au lieu dit la Cochonnière. Le général Molard, notre juge, semblait en être resté à la guerre de 1870. Avec l'air du colonel Ramollot, le képi sur l'oreille et la cravache en l'air, il nous expliqua :

— Le sac sert à vous protéger des... comment appelez-vous ça ? biscayens... non : scrap... scrap...

On nous dispersa et je rentrai à Caen. La compagnie était maintenant casernée dans un ancien couvent, l'hôpital Saint-Louis. Les bâtiments donnaient sur deux cours plantées de tilleuls en quinconces. Les dortoirs avaient des boiseries de chêne, des noms de saints au-dessus des portes, beaucoup de rats. Une horloge folle sonnait au fronton de la chapelle. Le verger aux allées moussues bordées de buis et le cimetière des religieuses s'adossaient à un bout de rempart flanqué de deux tours. Plus loin, le lavoir, les cuves, le pressoir à cidre, la cave, les cellules ; des cachettes partout. Dans une petite cour étaient empilés des lits de fer en forme d'entonnoir où l'on couchait les morts.

Je prenais parfois la garde au lycée Malherbe, devenu l'hôpital temporaire n° 42, après avoir été jadis l'abbaye aux hommes, attenante à l'admirable église Saint-Etienne. Toutes les salles avaient encore leurs boiseries anciennes, le réfectoire ses tables de marbre, l'escalier sa rampe de fer forgé.

Le caporal de planton — c'était moi — se tenait dans une rotonde pavée de marbre qui s'ouvrait sur le parvis de l'église.

La vie à Caen était douce, dans le printemps normand au ciel sombre, où toute la lumière paraît venir du reflet des gouttes d'eau et des pommiers en fleurs. La pluie fine brillait dans les rues noires de la ville ; les rares couleurs étaient précieuses comme des rubis et des saphirs.

C'était, j'en étais certain, le dernier mois d'avril de ma vie. On me nomma sergent, pour me consoler, sans doute, de mon échec au peloton des élèves officiers. J'étais rarement de service : quelques tours de garde, quelques piquets d'enterrement, des patrouilles en ville, au cours desquelles on entraît en armes au bordel où la patronne nous offrait à boire,

des rondes de nuit dans les chambrées en enjambant les flâques de cidre vomî.

Ma compagnie était casernée au château qui domine la ville. Du haut des remparts, on découvrait un immense paysage de toits entassés pêle-mêle, d'où jaillissaient les clochers de vingt églises. Au lever du soleil, toutes les cloches carillonnaient l'angélus : on croyait entendre l'éveil de milliers d'oiseaux.

Un jour que j'étais assis sur l'herbe des remparts, fleurie de violettes blanches, je vis apparaître un étrange petit sergent qui m'adressa la parole et dont les propos m'amusèrent. Des yeux scintillants, plantés comme des clous de chaque côté d'un nez de chien, quelques crins pâles et raides piqués au hasard en tous sens au-dessus de lèvres bizarrement ourlées à la manière des pétales du catleya, un menton en forme d'abricot, un air à la fois narquois et enfantin, et un je ne sais quoi de féminin dans l'attache du cou, tel était Marcel Voisin, natif d'Alençon. Engagé volontaire, déjà blessé plusieurs fois, il avait pris part à tous les combats du régiment qu'il avait connu dans la paix et dans la guerre et dont il faisait la chronique héroïque et bouffonne. Soldat intrépide, patriote et antimilitariste, il était fort mal vu des chefs dont il critiquait la bêtise et la lâcheté. Il ne me quitta plus. Nous déjeunions ensemble à la cantine, cachée au fond d'une sorte de hallier de sureaux, dans la partie sauvage du château, et nous bavardions intarissablement en nous promenant sur les remparts.

C'est aussi dans les murs du château de Caen que je rencontrai l'abbé Pinson, curé de Sainte-Foy-Montgomery, le premier prêtre que j'aie vu autrement qu'en passant dans la rue. Relégué à l'infirmerie à cause de sa mauvaise santé, il écoutait inlassablement les bavards, comme s'il eût été au confessionnal.

— La lumière de Dieu n'est pas une peau de chien, lui affirmait un ivrogne.

Il tourna vers lui son beau visage patient, aux yeux bleus et à la barbe blonde.

Mais, en leur jetant un regard douloureux où la terreur se mêlait à la pitié, le tendre prêtre s'éloignait des soldats atteints de maladies honteuses.

Je ne couchais plus guère à la caserne. J'avais une chambre, avec un bon lit au fond d'une alcôve, dans la vieille rue Ecuyère qui monte vers l'abbaye aux hommes.

J'employais de mon mieux mes longs loisirs. Je me faisais mener en fiacre dans les bois pour y voir naître le printemps, ou à Courseulles pour y manger des crevettes crues devant la mer grise.

Je passais parfois la soirée et la nuit au bord de l'Orne, à Louvigny, la Grenouillère de Caen. Les canots endormis étaient alignés sous le crachin, près de la tonnelle et de l'escarpolette abandonnée. A l'hôtel du débarcadère, on mangeait sur une toile cirée jaune devant un tableau où le Vésuve, sous un ciel vert, s'empanachait de flammes rouges. La chambre n'était éclairée que par un feu de bûches. Toutes ces choses se sont gravées dans ma mémoire, car je pensais les voir pour la dernière fois.

C'est avec allégresse, cependant, que j'appris, au milieu du mois de mai, que j'allais quitter ces délices et rejoindre le 36^e de ligne aux armées. Par les récits des blessés, dont j'avais depuis huit mois les oreilles rebattues, je connaissais toute l'histoire du régiment d'Anjou-Infanterie, qui devint la 36^e demi-brigade.

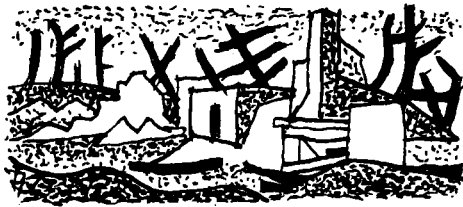
Bernadotte y était capitaine à Hondschoote, où le caporal Marathon prit à lui seul un caisson escorté par douze Anglais. A Zurich, le brave Lapisse commandait la demi-brigade et lui fit traverser la Linth derrière soixante nageurs armés de piques. Son successeur, le jeune colonel Houdar-Lamotte, descendant probable de l'ennemi de la poésie, fut blessé à Austerlitz et tué à Iéna. A Froeschwiller on sauva le drapeau en le cachant sous un tas de fagots. En août 1914, le régiment déboucha du village du Châtelet, près de Charleroi, et fut décimé par les mitrailleuses sans avoir vu l'ennemi. Les officiers, debout, vêtus de rouge, de noir et d'or, regardaient l'horizon à la jumelle : ils furent tués presque tous. Le commandant Kahn fut percé de vingt-deux balles. Le régiment s'enfuit. Toute la cinquième armée, d'ailleurs, battit en retraite et son chef, le général Lanrezac, qui avait répété le mot de Cambronne à un général anglais, fut envoyé en disgrâce, ou, comme on disait, à Limoges. Le 36^e, reconstitué avec des renforts de Caen et d'Evreux, prit l'offensive à Montmirail, le 6 septembre, et remonta jusqu'à Reims. Le 2^e bataillon, cerné dans le fort de Brimont, au cours d'une contre-attaque, se rendit ; on sauva le drapeau, comme en 1870, mais la musique fut prise. Retranché à Bétheny, sur le cavalier de Courcy, le régiment cantonnait à la Neuville quand il reçut, en novembre, le renfort de la classe de 1914, dont j'aurais dû faire partie. En décembre, il se porta plus au nord, vers Craonne, dont l'ennemi occupait la hauteur et le village de Corbény où les rois de France touchaient les écrouelles en revenant de se faire sacrer à Reims.

Les tranchées, boueuses et peu profondes, serpentaient à travers le bois de Beaumarais. On courait peu de dangers. Les obus ennemis n'éclataient pas. On faisait les patrouilles en sabots. L'adjudant Kühn, un Saxon qui venait de la légion étrangère, recouvert d'une peau de bique blanche, emmenait ses hommes au pas cadencé jusqu'aux fils de fer ennemis, interpellait les Allemands en allemand et commandait un feu de salve, puis ramenait sa patrouille en bon ordre comme il était venu. Les soldats laissaient pousser leur barbe, limaient des bagues d'aluminium et sculptaient des cannes. Ils avaient construit une chapelle de branchages, Notre-Dame de Beaumarais. On imprimait un journal photocopié. Il arrivait rarement que quelqu'un fût blessé ou tué. On n'était guère bombardé, d'ailleurs, que dans les cantonnements de repos, à Chaudardes et à Campcevreux, au bord de l'Aisne.

Avril se passa à cueillir le muguet dans le bois, à faire la sieste sur l'herbe, en manches de chemise, à jouer aux cartes dans les cabanes de feuillage. Au début de mai, le 1^{er} bataillon dut aller reprendre une tranchée que le 39^e régiment avait perdue dans les environs, au bois des Mines ou bois Marteau. La nuit était fort noire et les Allemands lançaient des torpilles ; on n'avait jamais vu cela.

— Où est notre Beaumarais ? disaient les soldats du 1^{er} bataillon.

Après cela, le régiment descendit au grand repos, à Fismes.



1915 Le renfort partit le 20 mai. Il faisait encore nuit noire quand je quittai ma chambre, le cœur à la fois gros et joyeux. Une pluie fine et froide tombait dans la rue Ecuycère. Quand j'arrivai au château, le clairon sonnait le réveil. On me donna mon livret et mes plaques d'identité et le détachement se mit en route. A la gare, avec deux autres sergents qui, comme moi, n'avaient pas encore fait campagne, je montai dans un compartiment de première classe. A nous trois nous avions emporté assez de vivres pour faire bombance au long du voyage. Au Bourget, l'un des sergents, qui avait servi huit mois comme chauffeur d'automobiles, alla regarder sous le nez l'officier régulateur au képi de moire blanche, d'un air qui voulait dire :

— Je ne suis pas un embusqué comme vous !

Le lendemain matin à cinq heures, nous débarquâmes à Fismes en Champagne. La ville bâtie entre deux collines mêle beaucoup de verdure à ses maisons ornées de terrasses. Sur la place, des automobiles pavoisées alignées devant une grille, les ténèbres d'un parc et un silence de maison de santé annonçaient un lieu redoutable, l'habitation du général Mangin, commandant la 5^e division.

Le lieutenant Kahn, fils du chef de bataillon blessé à Charleroi, nous invita à boire au café Véron, en haut de la place.

— On n'est pas si mal que ça sur le front, dit celui de mes compagnons de voyage qui avait défié le chef de gare.

— Ce n'est pas le front ici, c'est l'arrière, répliqua le lieutenant ; il ne faut pas confondre les torchons avec les serviettes. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous feriez bien de regagner votre cantonnement : l'heure est passée et vous n'êtes pas en tenue. Les sous-officiers, ici, vous savez, c'est de la crotte de chien.

La compagnie où je fus versé occupait le faubourg de Fismette, sur l'autre rive de la Vesle. Devant les maisons basses et grises, à chaque porte, des soldats poudreux et silencieux étaient appuyés contre le mur ou assis sur le seuil.

Je m'attendais à trouver des hommes barbus, fumant la pipe, vêtus à leur guise, et plus de camaraderie que de discipline. Or ils étaient tous rasés de frais, portaient le ceinturon après cinq heures du soir pour sortir en ville et saluaient leurs supérieurs plus assidûment qu'à Caen.

A six heures, au rapport de la compagnie formée en carré auprès de l'abreuvoir, on me présenta à mon chef de section, le lieutenant Evrard, un ingénieur parisien.

— Alors, on s'en ressent, jeune homme ? me demanda-t-il en me serrant la main.

Un sergent me montra mes soldats et me les nomma.

Ils riaient et se poussaient du coude.

— Voilà notre petit sergent, disaient-ils. C'est nous la fine équipe, les vieux briscards.

En effet il me semblait que j'étais leur petit-fils.

Au-dessus de la Vesle, au flot jaune et rapide, des gendarmes en noir et blanc passaient sur un pont.

— Les hirondelles de potence, dit quelqu'un.

Je soupai à la popote des sous-officiers. Au dessert, le sergent de jour, un homme couleur de cendre, nommé Gardeur, vint prendre le café. Il avait été professeur à Londres. D'une voix grêle, il récita des vers de Victor Hugo et quelques pièces de sa composition.

On nous embarqua le lendemain à une heure de l'après-midi, dans des wagons à bestiaux non aménagés, c'est-à-dire non meublés de bancs.

Le clairon sonna le garde-à-vous, le commandant hurla quelques jurons, l'officier de jour, jugulaire au menton, fit remonter les jambes qui pendaient aux portes des wagons et le train partit. Les grappes de soldats tachaient de bleu, à intervalles réguliers, le long train noir. Nous roulions lentement à travers un pays verdoyant et paisible, le long de parcs pleins d'ombre et d'eaux dormantes. Aux passages à niveau, on nous envoyait des baisers. Dans un cimetière, un vieux couple en deuil priait sur une tombe militaire : la vieille dame tenait dans une main son mouchoir ; de l'autre elle nous montra la tombe ; le vicillard nous salua d'un grand geste.

À sept heures du soir, le train s'arrêta quelque temps au Bourget. Des femmes qui passaient sur un pont au-dessus de nos têtes nous jetèrent des cigarettes, des journaux et des bananes. On contourna Paris par le nord : la Tour Eiffel se dessinait sur le ciel jaune. Beaucoup de Parisiens du régiment ne l'avaient pas vue depuis dix mois.

Ils criaient :

— Ah, Pantruche ! Ah, Paname !

Aiguillé vers le nord, le train accéléra son allure. La nuit tomba. L'air fraîchit. On ne vit plus que des talus bleus. Les hommes s'endormirent entassés les uns sur les autres. À Amiens, vers la fin de la nuit, le commandant descendit, traversa les voies au pas de course en boutonnant sa vareuse, entra pour un instant au bureau militaire, et remonta dans le train qui repartit.